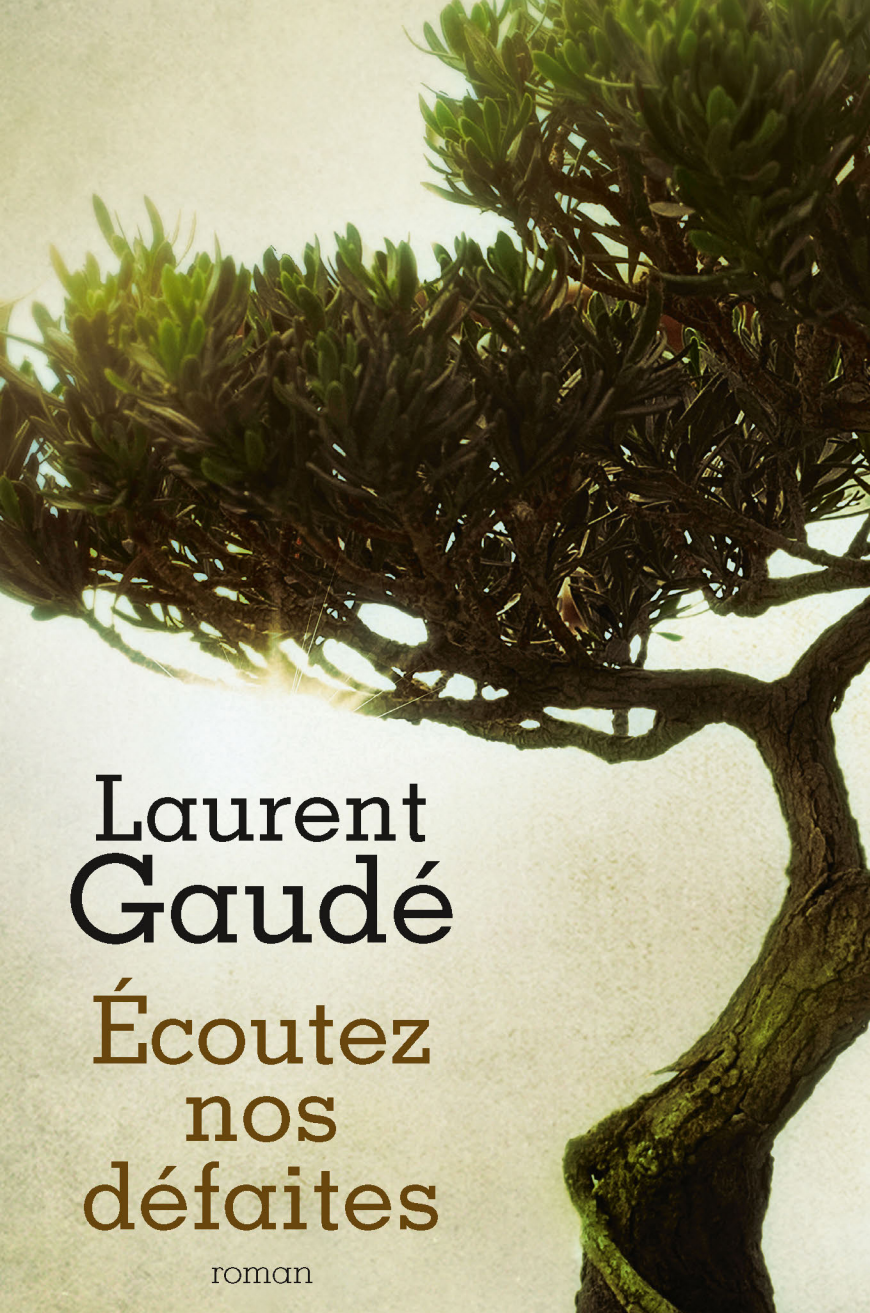




Laurent
Gaudé

Écoutez
nos
défaites

roman

**RENTREE FRANÇAISE
2016**

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Il a mené des opérations pour les renseignements français de Bamako à Genève, de Beyrouth à Tanger. Il a vu des régimes tomber, des peuples se relever, des hommes mourir. Aujourd'hui, Assem Graïeb est fatigué. La mission qu'il accepte est peut-être la dernière : retrouver un ancien membre des commandos d'élite américains soupçonné de divers trafics. À Zurich, Assem croise Mariam, une archéologue irakienne qui tente de sauver des œuvres d'art dans la zone dévastée du Moyen-Orient. En une nuit, tous deux partagent bien plus que quelques heures d'amour.

En contrepoint de cette rencontre, le récit fait retentir le chant de trois héros glorieux : le général Grant écrasant les confédérés, Hannibal marchant sur Rome, Hailé Sélassié se dressant contre l'envahisseur fasciste. Mais quand une bataille se gagne au prix de vies fauchées, de corps suppliciés, de terres éventrées, comment prétendre qu'il s'agit d'une victoire ?

Évocation tremblée d'un monde contemporain insondable, *Écoutez nos défaites* compose une épopée mélancolique et inquiète qui constate la folie des hommes et célèbre l'émotion, l'art, la beauté – seuls remèdes à la tentation de la capitulation face au temps qui passe.

LAURENT GAUDÉ

Romancier, nouvelliste et dramaturge né en 1972, Laurent Gaudé a reçu en 2004 le prix Goncourt pour Le Soleil des Scorta. Il publie son œuvre, traduite dans le monde entier, chez Actes Sud.

Photographie de couverture : © David et Myrtille / Arcangel images

“Domaine français”

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-07086-1

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2016
pour la publication en langue française au Canada
ISBN 978-2-7609-1294-6

LAURENT GAUDÉ

Écoutez nos défaites

roman

ACTES SUD

Pour Alexandra

*Quand tu entendras, à l'heure de minuit,
une troupe invisible passer avec des musiques
exquises et des voix, ne pleure pas vainement ta
Fortune qui déserte enfin, tes œuvres échouées,
tes projets qui tous s'avèrent illusoires. Comme
un homme courageux qui serait prêt depuis
longtemps, salue Alexandrie qui s'en va. Surtout
ne commets pas cette faute : ne dis pas que ton
ouïe t'a trompé ou que ce n'était qu'un songe.
Dédaigne cette vaine espérance... Approche-toi
de la fenêtre d'un pas ferme, comme un homme
courageux qui serait prêt depuis longtemps ; tu
te le dois, ayant été jugé digne d'une telle ville...
Ému, mais sans t'abandonner aux prières et
aux supplications des lâches, prends un dernier
plaisir à écouter les sons des instruments exquis
de la troupe divine, et salue Alexandrie que tu
perds.*

CONSTANTIN CAVAFY,
"Les dieux désertent Antoine",
traduction de Marguerite Yourcenar,
in *Poèmes*, Poésie/Gallimard.

I

ZURICH

Tout ce qui se dépose en nous, année après année, sans que l'on s'en aperçoive : des visages qu'on pensait oubliés, des sensations, des idées que l'on était sûr d'avoir fixées durablement, puis qui disparaissent, reviennent, disparaissent à nouveau, signe qu'au-delà de la conscience quelque chose vit en nous qui nous échappe mais nous transforme, tout ce qui bouge là, avance obscurément, année après année, souterrainement, jusqu'à remonter un jour et nous saisir d'effroi presque, parce qu'il devient évident que le temps a passé et qu'on ne sait pas s'il sera possible de vivre avec tous ces mots, toutes ces scènes vécues, éprouvées, qui finissent par vous charger comme on le dirait d'un navire. Peut-être est-ce cela que l'on nomme sagesse : cet amas de tout, ciel d'Afrique, serments d'enfants, courses poursuites dans la médina de Tanger, visage de Shaveen, la combattante kurde aux lourdes tresses noires, tout, les noms utilisés, les rendez-vous pris, les hommes abattus et ceux protégés, je ne peux pas, moi, sagesse de quoi, cet amas vivant ne me sert pas à être plus clairvoyant, il ne me pèse pas non plus, non, c'est autre chose : il m'aspire. Je sens de plus en plus souvent mon esprit invité à explorer ce pays intérieur. La foule en colère sur la

route entre Misrata et Syrte, la peur que j'essaie de contrôler mais qui monte en moi, le café blanc de Beyrouth, le bruit si particulier des armes lourdes dans les faubourgs de Benghazi au milieu d'une armée rebelle en débâcle, ces instants si nombreux où j'ai cru être perdu, l'ivresse ensuite, pour moi seul, d'être encore en vie, et personne pour le savoir, pour partager ce bonheur, tout cela, et les avions qui déchirent le ciel du Mali pour aller bombarder des positions que je viens de leur transmettre, la chaleur, les moments étranges de transit dans les aéroports, entre deux zones de guerre, où je déambule dans les duty free sans pouvoir rien acheter comme si cet univers-là, celui des cartouches de cigarettes sans taxe, des bouteilles de whisky en pyramide, n'était plus le mien. Tout cela est devenu un monde entier qui vit, se tord, fait resurgir parfois, au milieu de la nuit, une image : les gamins qui jouent à faire éclater les balles trouvées par terre dans les quartiers chiites de Beyrouth, la douceur d'une soirée dans les jardins de la résidence de l'ambassadeur à Bamako, tout cela m'invite comme s'il y avait dorénavant un autre monde possible, à explorer, à comprendre, celui que je porte en moi. Et je le sens aujourd'hui, tandis que je marche le long du quai en direction de Bellevueplatz : il y a en moi quelque chose de différent que je ne sais pas nommer, qui s'agrandit et m'aspire. Je sais que cela ne se voit pas encore. Je sais que, dans quelques heures, face à Auguste, je serai celui que j'ai toujours été : Assem Graïeb. Je porterai à nouveau ce nom qui n'est pas le mien mais auquel je me suis fait, Assem Graïeb, agent dans les services depuis plus de dix ans, Assem Graïeb, que les jeunes recrues, lorsqu'il m'arrive d'en croiser boulevard Mortier, à

Paris, lors d'une cérémonie officielle, regardent avec déférence parce que, sans savoir exactement ce que j'ai fait, ils connaissent la liste des terrains d'opérations où l'on m'a envoyé : Afghanistan, Sahel, Libye, Irak, et cela suffit à les impressionner. Assem Graïeb qu'ils appellent entre eux "un chasseur" et ils ont raison, j'ai mené tant d'opérations durant toutes ces années que je suis devenu un chasseur, tueur de la République qui traque sans cesse des hommes nouveaux. Pour eux tous, je serai celui-là encore, parce qu'à leurs yeux Assem Graïeb vit toujours, identique à lui-même, mais je sais, moi, que quelque chose grandit qui me change et s'ouvrira peut-être un jour comme une immense gueule intérieure – et qui sait alors ce que je ferai...

Lorsqu'il m'a demandé d'où j'étais et que j'ai répondu : "Irakienne", j'ai vu, dans son regard, qu'il connaissait mon pays. Il a pris ensuite un air étonné, a prononcé une phrase, une de celles que j'entends lorsque je décline ma nationalité : "Ce n'est pas trop dur...?", mais il l'a fait justement pour que cela paraisse anodin. Je l'ai senti. Dans son regard, juste avant, il connaissait mon pays et ce simple mot, "irakienne", avait suffi à le transporter là-bas. J'en suis sûre. Plus tard, dans la soirée, tandis que nous étions encore au bar, il est revenu sur le sujet et il a demandé : "Où, en Irak?" J'ai dit : "Bagdad", et là encore j'ai vu qu'à la seule évocation du nom de ma ville, il partait là-bas en esprit. Il s'en est moins caché. Il a gardé le silence longtemps. Et je n'ai rien dit. Puis il a eu un sourire doux et j'ai su que nous monterions dans sa chambre, j'ai su que nous ferions l'amour.

Pas seulement à cause de Bagdad, mais parce qu'il acceptait de ne plus jouer à celui qui ne connaissait pas, parce que la seconde fois, il n'avait pas posé une de ces questions que l'on me pose si souvent : "Et tu retournes encore là-bas..." Non. Il était juste resté avec les images de cette ville qui étaient en lui et il avait pris son temps. J'ai tout de suite su qu'il était militaire. Ou quelque chose comme ça. Je le lui ai dit. Là, au bar. Avant qu'il ne me prenne délicatement par la main, comme l'aurait fait un lycéen qui veut quitter le banc avec son amoureuse pour chercher un endroit plus discret. Dans cette salle d'où l'on voyait la Limmat couler, et où nous étions les derniers, je lui ai dit : "Militaire, n'est-ce pas?" Et il a ri. Il n'a pas nié. Il a même dit : "Ça se voit tant que ça..." Puis une blague peut-être : "Il faut que je change de métier, alors..." J'ai su parce qu'il a accepté, durant toute la soirée, de ne rien dissimuler. Et je n'ai pas posé de questions auxquelles il n'aurait pu répondre. Il a souri lorsque j'ai dit "militaire". Il a pris le temps de penser aux paysages d'Irak qu'il a en lui lorsque j'ai dit "Bagdad". Il n'a pas menti. Alors je l'ai suivi, et nous sommes montés. J'ai trébuché, je crois, dans le couloir du troisième étage. La moquette épaisse a étouffé les bruits mais nous avons ri. J'avais beaucoup bu. Et lui aussi. J'ai dû mettre ma main devant ma bouche. Dans l'autre, j'avais une de mes chaussures. J'avais de guingois et lui riait. Sa main, là, qui me tenait par la taille, je l'ai aimée d'emblée. Je ne sais pas depuis combien de temps je rencontre des hommes dans les bars des hôtels. À Paris. À Genève. À New York. Ce n'était pas le premier. J'ai commencé après ma séparation d'avec Marwan. Cela en surprend certains, parfois. Que

je sois irakienne. Comme si cela empêchait le désir du corps et le “désespoir besoin d’aimer”. Marwan aimait bien citer Éluard. C’est une des choses que j’ai gardées de lui. Et le goût du sexe, aussi, peut-être... Je me souviens, lorsque nous faisons l’amour, à Alexandrie, dans cet appartement qu’il louait, face à la mer, pressés de profiter de ces heures qu’il avait volées à sa vie, à sa femme, au Caire, au musée... Marwan que j’avais un peu pour moi toute seule, quelques heures par mois, ce qui faisait peut-être quelques jours par an... J’ai aimé ces instants-là. Je me croyais libre. La poésie, l’amour et les repas pris à des heures incongrues, dans la rue, sur une terrasse du port, à l’heure où les autres font la sieste ou boivent un café. J’ai aimé cela. Ensuite il y avait la solitude, toujours. Et l’attente. Jusqu’à ce qu’il me quitte. Cela m’a surprise. J’étais persuadée que c’était moi qui partirais. Je me souviens de ce jour-là : il était arrivé en retard, les sourcils froncés. Je n’ai pas vu tout de suite qu’il n’y aurait pas d’étreintes, de promenades amoureuses, qu’il n’y aurait qu’un échange sec, rapide, et que Marwan était venu, cette fois, pour repartir. C’est après, oui, sûrement, que j’ai commencé à dire oui aux hommes dans les hôtels.

L’air est frais et vivifiant. J’aurais dû marcher d’un pas vif, comme je l’ai fait si souvent en des occasions semblables. Je suis sur le point de retrouver Auguste, mon officier traitant. Il m’assignera une nouvelle mission. Tout va reprendre. Je serai Assem Graïeb ou un autre. Je serai français d’origine algérienne, ou tunisienne, ou libanaise. Mille vies, les unes après les autres, et le danger, toujours, pour les rendre

intenses. Mais je marche lentement et ce qui me remplit l'esprit à cet instant, ce sont les petits cris d'excitation que ne pouvait s'empêcher de pousser le joueur d'échecs de Lindenhof. Pourquoi est-ce que je repense à lui ? Je ne sais pas. Je l'ai regardé longtemps hier. Pendant plus d'une heure. Je suis resté assis sur un banc, face aux deux grands échiquiers que la municipalité de Zurich a installés dans ce jardin qui domine la ville et d'où l'on voit, comme les soldats romains le voyaient déjà, couler la Limmat. J'ai regardé cet homme s'agiter en tous sens, contenant sa folie pour pouvoir jouer, ne pas perdre le fil de la partie. Je suis resté longtemps et j'ai fini par entendre son nom prononcé par les autres, ses adversaires successifs, car il y en eut beaucoup, étudiants, notables, retraités, qui tous finissaient par laisser leur place, dépités d'avoir perdu si vite : Ferruccio, der Verrückte. Pendant des heures, oui, de façon hypnotique, j'ai scruté ses mouvements d'épaules, ses grimaces de bouche, la façon qu'il avait de hausser les sourcils et de se pencher comme si on lui avait porté soudainement un coup au bas-ventre. Il était fou, Ferruccio, et ne tenait pas en place, faisait de grands pas le long du damier au sol ou tripotait les pièces de bois, hautes jusqu'aux genoux, comme s'il dirigeait une armée vivante. Ferruccio, c'est lui que j'entends tandis que je marche. Et je pense aussi à la chambre d'hôtel que je viens de laisser derrière moi, baignée d'une belle lumière du matin, avec le lit aux draps défaits, cette chambre qu'elle a quittée avant moi. Et ce n'est que maintenant, le long de la Limmat, approchant du dernier pont avant le lac, que je me souviens de lui avoir donné rendez-vous là, à Bellevueplatz, cet endroit où je dois retrouver

Auguste pour qu'il me présente à un homme des services américains, mais une heure avant, et je ne parviens pas à savoir pourquoi j'ai fait cela, pourquoi ce rendez-vous. Ferruccio, dans mon esprit, continue d'aller et venir, de tourner, mangeant les pièces de ses adversaires et poussant de petits cris aigus, sans que l'on sache s'il redoute davantage la défaite ou la solitude qui suivra la victoire, lorsque le notable ou l'étudiant, dépité comme les précédents, s'éloignera avec un geste d'impuissance, lui reconnaissant d'être le plus fort et le laissant là, vaincu mais seul. Il joue bien, très bien. Il est vif et clairvoyant, mais il a toujours, sur le visage, une anxiété qui lui tord les traits, comme s'il était désolé de gagner, comme s'il espérait qu'on le batte enfin et que cela apaise les tics qui le rongent et fasse taire le fracas intérieur qu'il essaie de contenir. À moins que ce qu'il espère vraiment soit une partie qui ne finisse jamais, quelque chose qui l'occupe tout entier, alors enfin le monde serait congédié et il serait soulagé, lui, le fou. Ne resteraient que les pièces du jeu, les diagonales, les coups d'avance, les pièges, les sacrifices, l'intelligence pure, et Ferruccio der Verrückte, celui qui joue la chemise débraillée, torse nu parfois, celui qui porte une barbe hirsute et se parle à lui-même en s'insultant, n'existerait plus. Il ne resterait que l'intensité de cette chose qui se construit à deux, qui n'a plus rien à voir avec un combat, mais plutôt avec la recherche d'une forme de perfection, comme une trouvaille scientifique : la partie infinie, celle pour laquelle le jeu a été conçu. Je repense à Mariam que j'ai rencontrée hier, à la nuit que nous avons passée ensemble dans l'accord tacite que personne ne demanderait à l'autre qui il est vraiment, ce qui

l'occupe et quelle est sa vie, nous contentant l'un et l'autre de nos deux prénoms, Assem et Mariam, et de nos deux corps. Pourquoi lui ai-je donné rendez-vous ce matin ? Je me souviens de l'épaisseur de ses cheveux noirs, lisses, qui brillaient dans la pénombre. Je me souviens de ses lèvres qui avaient parlé avec gourmandise lorsque nous étions au bar puis qui s'étaient entrouvertes, plus tard, avec volupté, laissant s'échapper, dans cette chambre qui donnait sur les eaux calmes du fleuve, un soupir de ravissement – moment pur qui rachetait tout : les errements, les fatigues. Ses lèvres entrouvertes pour laisser passer le souffle, heureux, immédiat, de la jouissance des corps et l'oubli de l'esprit. Et surtout, je me souviens maintenant de ce que j'ai senti en moi et que je dois bien appeler une timidité, nouvelle, étrange. Cette hésitation à l'instant de me déshabiller, l'a-t-elle vue ? Il m'a semblé que non. Ou plutôt qu'elle l'acceptait, qu'elle voyait sur mon corps les fêlures, les accrocs, mais que cela ne la surprenait pas. Elle faisait avec, comme elle faisait avec les doutes et les fatigues de l'esprit. Nous nous sommes approchés l'un de l'autre sans gêne, mais avec égards. Et c'est peut-être cela, au fond, qui m'a poussé à lui donner rendez-vous ce matin. Je ne vois rien d'autre. Alors, Ferruccio, le fou de la place des Tilleuls, rit de moi car lui seul a compris que quelque chose était né qui m'emmènerait bien au-delà des terres où la France m'envoie depuis dix ans, tuant ou protégeant des hommes sans que j'aie jamais pu dire si nous gagnions ou perdions car il faut toujours recommencer, il y a toujours de nouveaux terrains d'action et de nouveaux ennemis à abattre, toujours de nouvelles zones d'influence à maintenir ou de nouveaux points stratégiques à

contrôler, et Ferruccio rit parce qu'il sait, lui, que lorsque l'obscurité tombe, lorsque le dernier adversaire est battu, le pire commence, car c'est le moment où il faut accepter de retourner à ses propres tics et à ses tourments.

Il entend, de loin, le bruit de l'hélicoptère sans pouvoir dire s'il vient d'au-delà des montagnes ou du fond de sa mémoire. Le bruit des pales enfle jusqu'à tout recouvrir. L'air lui bat le visage. Il pense, à cet instant, à tous les hélicoptères qu'il a pris, tous ces vols, de jour, de nuit... Il entend celui qui approche et tant pis s'il ne peut ouvrir les yeux, il sait que son arrivée écartera de lui la menace, les coups, que l'appareil le couvrira d'une ombre protectrice. Mais peut-être ne l'atteindra-t-il jamais ? Peut-être arrivera-t-il trop tard ou sera-t-il obligé de repartir, incapable de se poser dans cette ville hostile, dessinant une grande courbe dans le ciel et reprenant le large ? Peu importe. L'idée même qu'il est venu, qu'un appareil a été envoyé pour venir le chercher, le réconforte et l'emplit de paix. Il pense à tous les hélicoptères dont il s'est extrait en sautant, la nuit, sur des collines de pays lointains, à l'approche de maisons qu'ils allaient violer, lui et les hommes qui l'accompagnaient, défonçant des portes, écartant sans ménagement des femmes ensommeillées qui criaient de stupeur, se faisant sourds à tout ce qui les entourait, les visages, les cris, les suppliques, cherchant dans la nuit un homme qui finissait toujours par se livrer, toutes ces fois où il a été la main qui frappe. Il se souvient de tous ces vols de nuit où il était rapace, silencieux, nyctalope, surgissant dans des vies qui ne s'y

attendaient pas et disparaissant avant que personne n'ait pu véritablement réagir. Il en a tant pris, des hélicoptères. Et il entend celui-ci sans parvenir à dire s'il s'approche vraiment, jusqu'au moment où surgit cette voix, "Sullivan...?", qui répète sans cesse son nom, "Sullivan...?", et qui ajoute quelques phrases qu'il connaît pour les avoir prononcées sur d'autres terres, à d'autres moments, lorsque c'était lui qui venait secourir des corps en souffrance, ces phrases pour dire qu'il faut tenir, que tout va bien se passer, qu'on va le ramener au pays, ces phrases pour souligner la nécessité de s'accrocher... À quoi a-t-il envie de s'accrocher, lui? "Sullivan...?" Et ce nom, toujours, qu'on lui lance, comme si on ne voulait pas le laisser fermer les yeux, comme s'il n'avait pas le droit de renoncer. "Sullivan...?", et alors il finit par dire "oui", pas avec sa bouche – non, cela, il ne le peut plus –, pas de façon articulée et audible, il n'en a plus la force, il dit "oui" en son esprit et immédiatement s'en veut, comme s'il avait cédé à la facilité, comme s'il n'avait pas été à la hauteur de cet instant où il aurait pu rester dans ce village en feu et y mourir, mais c'est trop tard, en son âme il dit "oui", et les bras l'emmènent, le portent, le traînent jusqu'à l'hélicoptère qui lui fait promesse, avec le bruit sourd de son moteur et la force de ses pales, de l'extraire de ce lieu qui aurait dû être sa tombe.

À l'hôtel Zum Storchen, avec cet homme qui m'a dit qu'il s'appelait Assem, quelque chose était différent. Au milieu de la nuit, je me suis réveillée. J'étais bien. J'ai laissé la douceur de la chambre m'entourer. Je croyais qu'il dormait à mes côtés. Je me trompais.

Il a dû sentir au mouvement de mon corps que je m'étais éveillée. Sans bouger, avec une voix douce, il m'a demandé de lui parler de mon métier, de lui raconter une histoire d'archéologue. J'ai pensé à Mariette Pacha. À cause de la statue de Bès, sûrement. Est-ce que j'avais déjà décidé, à ce moment, de ce que j'en ferais? Je ne crois pas. Mais Mariette Pacha est entré dans la chambre et j'ai senti qu'Assem écoutait avec avidité. J'ai raconté ce jour, à Abydos, où l'archéologue français désigna à ses ouvriers un endroit où creuser. J'ai raconté comment les hommes creusèrent et furent sidérés de trouver des vestiges. Et j'ai raconté, dans cette nuit calme, heureuse comme un répit inattendu dans nos vies, qu'un ouvrier a demandé à Mariette comment il avait su que c'était là. Et Mariette Pacha de répondre : "J'ai su parce que j'ai trois mille ans..." Assem a écouté. Il n'a pas ri. D'habitude, lorsque je raconte cette anecdote, les gens rient, prenant cela pour un bon mot. Lui, non. Il n'a pas ri parce qu'il est comme moi : il sait que c'est vrai. Et il a demandé qui était Mariette Pacha. Alors j'ai raconté un peu l'histoire de ce pionnier, inventeur de l'archéologie moderne. J'ai raconté la découverte du Sérapéum. "C'est quoi, le Sérapéum?" J'ai expliqué que c'était un tombeau pour les taureaux Apis. Cela l'a intrigué. "Les taureaux Apis..." Alors j'ai détaillé : les prêtres qui désignent un taureau sacré, à la robe noire, avec un triangle inversé blanc sur le front. J'ai raconté la longue procession de la bête sur le Nil et, partout, sur les berges, les hommes qui se prosternent. J'ai raconté, à la mort de chaque taureau Apis, les soixante-dix jours de deuil, l'embaumement de la bête, sa sépulture dans ce temple où tous les taureaux se succèdent, génération après génération,

et les prêtres, déjà, qui repartent à la recherche de la réincarnation de celui qui vient de mourir. “Tout cela pour un taureau?” a-t-il dit, avec admiration. Oui. Et Mariette Pacha qui découvre le lieu. Le premier. Sans savoir encore qu’après cela, sa vie ne sera plus jamais la même et qu’il sera lié pour toujours à l’Égypte, lui, le petit Boulonnais qui finira pacha, enterré dans le musée de Boulaq. La difficulté des fouilles. L’attente de l’obtention du fameux firman qui permet de creuser et le jour, enfin, où ils peuvent ouvrir la porte qu’ils ont réussi à dégager du sable. J’ai raconté la colonne de vapeur bleue qui sort de la porte ouverte, “comme de la bouche d’un volcan”, dit Mariette dans ses écrits. Pendant quatre heures, la tombe se vide de cet air prisonnier depuis des siècles. Je vois Assem fermer les yeux, imaginer ce spectacle. Plus loin, dans la chambre mortuaire, Mariette découvre non seulement les sarcophages des taureaux, mais là, sur le sol, la forme d’un pied dans la poussière. Le dernier prêtre qui s’est retiré avant de fermer la porte. La forme de son pied, figée dans la poussière, immobile pour trente siècles. Et ce qui était fragile, ce qui aurait dû être effacé au premier coup de vent a survécu à tout, aux guerres, aux famines, aux déclins des civilisations, aux convulsions du monde. Je lui raconte cela. Et je sais à l’intensité de son silence qu’il pense comme moi, que c’est à la fois extraordinaire et qu’il y a là, dans le fait d’ouvrir cette porte, de laisser cet air s’échapper et la trace disparaître, une forme de violation qui donne envie de pleurer. À la fin, lorsque je me suis tue, j’ai cru qu’il allait garder le silence, un peu gêné, parce que j’avais peut-être trop parlé, parce que c’était étrange de convoquer ainsi Mariette Pacha et les taureaux sacrés d’Égypte alors

que nous étions nus, côte à côte, mais il n'y a pas eu de gêne. Il s'est tu quelque temps, comme pour laisser vivre encore un peu les images du lointain, les berges du Nil, la foule qui se prosterne, la bête choisie qui entre dans le temple – puis il a pris la parole à son tour. Il a juste prononcé quelques vers. Je me souviens. C'est là, je crois, que j'ai su ce que j'allais faire. Il a dit : "Corps, souviens-toi, non seulement de l'ardeur avec laquelle tu fus aimé, non seulement des lits sur lesquels tu t'es étendu, mais de ces désirs qui brillaient pour toi dans les yeux et tremblaient sur les lèvres..." C'était sa façon à lui de répondre aux taureaux Apis, de m'offrir quelque chose à son tour. Il a ajouté le nom du poète : Cavafy. J'ai pleuré, doucement. C'était comme s'il avait deviné. Marwan. Alexandrie. C'était comme s'il savait pour la maladie qui est en moi et la fatigue, parfois, de cette vie de combat. Alors, j'ai pleuré, oui, et il n'a pas essayé de me reconforter, il savait que c'était mieux ainsi, que pleurer me lavait de quelque chose dont je ne pouvais parler. "Corps, souviens-toi, non seulement de l'ardeur avec laquelle tu fus aimé..." J'ai su alors que j'allais aimer cet homme, j'ai su que les mots de Cavafy, il me les donnait, pressentant – par je ne sais quelle clairvoyance – qu'ils me faisaient du bien, alors j'ai su que c'était à lui que je donnerais la statue de Bès que j'ai depuis si longtemps, sans le dire à personne, car à cet instant j'avais rencontré quelqu'un qui, comme moi, avait trois mille ans.

Est-il possible que le 12 avril 1861 à 4 h 30 du matin ait été l'instant de sa résurrection ? Est-il possible que lorsque le jeune Beauregard, général des

armées confédérées, a donné l'ordre à son artillerie de tirer sur Fort Sumter, dans lequel Robert Anderson s'était retranché avec ses soldats de l'Union, ce moment précis qui contient tant de morts, même si personne ne périra lors des trente-quatre heures qui suivront, trente-quatre heures de pilonnage pour réduire à néant le fort, trente-quatre heures pour que le Sud dise sa sécession profonde, joyeuse, ce moment de l'affranchissement et du défi, incarné dans le face-à-face entre le jeune Beauregard et celui qui fut son maître instructeur à West Point, Robert Anderson qui, quelques années auparavant, avait été si saisi par les talents du jeune sudiste qu'il lui avait proposé de devenir son assistant, est-il possible que cet instant de feu, où la pierre éclate, cette grande éruption de plaisir soit pour lui, Ulysses S. Grant, un moment de résurrection ? Il le sent. Il lit et relit l'article de ce petit journal de l'Illinois que son père a laissé sur la table dans cette odeur de teinturerie trop forte et il sait qu'une chance lui est offerte. Trente-quatre heures de tirs et, au bout, le drapeau blanc hissé par Anderson et le sourire du jeune Beauregard, les acclamations de toute la population du Sud. Fort Sumter est tombé. Et le Mississippi, la Louisiane, la Caroline du Sud dansent de joie. Ce président fraîchement élu du nom de Lincoln, que personne ne connaît, ne sera pas le leur. Que le Nord se le garde ! Ulysses Grant lit et relit l'article pour simplement éprouver la gifle. Car c'est bien cela qu'a fait Beauregard avec ses artilleurs : il a giflé Lincoln et tout Washington avec. Il a giflé le vieux général Scott, héros des guerres mexicaines, et tous les Yankees. Ulysses Grant voudrait boire. Cela lui ferait du bien. Même s'il est 10 heures du matin. Cela ne l'a

jamais empêché de boire. Jusqu'à s'effondrer, même. Il ne tient pas l'alcool, ne l'a jamais tenu. Mais est-ce que ce n'est pas justement pour cela qu'on boit ? Se faire sauter le caisson à coups de scotch. Il aimerait beaucoup, là, boire un verre ou deux, pour que sa main cesse de trembler, et pour apaiser la brûlure de l'humiliation. Mais il sait qu'il ne le fera pas. Car les artilleurs de Beauregard viennent de le libérer. Une épave. Voilà ce qu'il a été jusqu'à présent. Un homme aux mille vies ratées. L'alcool l'a obligé à quitter l'armée. Que pouvait-il faire ? Rester dans ce poste isolé du Nord de la Californie où les jours semblaient prendre plaisir à le torturer avec lenteur et où il n'y avait rien d'autre à faire que regarder la course des nuages dans le ciel et boire en se souvenant de la peur éprouvée à Molino del Rey ? Il a essayé. Sept vies. Fermier. Agent immobilier. Marchand de bois de chauffe. Une épave. Il ne pouvait pas. La bouteille valait toujours mieux. Il a toujours cru qu'il serait condamné à cela : la haine de lui-même, le spectacle de sa médiocrité en permanence sous les yeux, la honte devant le regard de sa femme qui voit qu'elle devra élever ses quatre enfants seule, et il l'aime pour cela, pour sa résilience, mais ce n'est pas assez pour éloigner la bouteille. Seuls les obus de Fort Sumter peuvent faire cela. Il le sent tout de suite. Il a attendu si longtemps. Comme c'est doux... Jamais giflé n'a été plus douce. Alors il relit encore l'article, jusqu'à ce que le rouge lui monte aux joues. Il essaie d'imaginer Robert Anderson, tête basse, sortant des décombres avec ses hommes et les cris de joie partout qui font sourire de contentement Beauregard. Cela, oui, est assez fort pour qu'il se passe de boire. Cela, il le sent, balayera la teinturerie de son père où

il est revenu travailler faute de mieux, les jours de dépression, les souvenirs pénibles de Chapultepec. Il va devenir un guerrier à nouveau et c'est tant mieux car peut-être n'est-il véritablement lui-même qu'en uniforme. Jusqu'à son nom que l'armée a modifié par erreur, Ulysses S. Grant, qu'il préfère à son vrai nom, Hiram Ulysses Grant, parce que, celui-ci, c'est le nom des vies ratées, des métiers où il ne gagne pas un sou, le nom de la bouteille qui roule au pied d'une chaise sur laquelle il s'est endormi, c'est le nom du regard de sa femme, sans reproche mais déçue, c'est le nom d'une vie longue qui va l'éreinter, alors oui, Ulysses S. Grant, pour toujours, il préfère. Et que Beauregard sourie là où il est. Que Jefferson Davis fasse toutes les déclarations qu'il veut, que la Virginie hésite encore, puis rejoigne le camp des sécessionnistes, c'est bien, il a besoin de gifles. Seule la colère le sauvera de l'ennui. Et il sent là que la chute de Fort Sumter est une chance, une de celles qui ne se présentent qu'une fois dans l'existence et qui va le sauver du désastre.

Aujourd'hui, il faut se résoudre à mourir. Et pourtant, tout est beau... Son armée prend possession de la colline qui domine la plaine de Maichew. C'est une foule immense, menée par les princes d'Éthiopie, tous, comme lui, descendants des héros d'Adoua, les glorieux guerriers qui avaient vaincu l'Italie : Ménélik II, Taytu Beytul, Mengesha Yohannes... Il n'est pas un guerrier qui n'y pense tandis qu'ils se pressent dans cette cohorte multicolore. Ils invoquent l'esprit de leurs aïeux, espèrent être aussi valeureux qu'eux. Ils se frappent le torse, s'encouragent, cheveux en